

1492 : La polarisation des mondes

Entretien avec

Samir AMIN (1)

Cahiers – Pour les trente ans des Cahiers vous avez souhaité revenir sur un autre anniversaire qui commémorait un événement, nous devons modestement l'avouer, autrement plus considérable. Alors, pourquoi 1492... en 1993 ?

Samir Amin – Au travers de tout ce qui a été dit et écrit sur 1492, j'ai été confirmé dans mon analyse que l'eurocentrisme dominant semblait comme interdire de relier correctement les deux questions au cœur de cette date par laquelle on est convenu de fixer la naissance du monde moderne. D'une part, la question de la conquête européenne de la planète, conquête militaire, économique, politique, idéologique, culturelle, et même – dans une certaine mesure – ethnique. D'autre part, la question du capitalisme, comme système économique et social nouveau, différent qualitativement de tous les systèmes antérieurs, en Europe et ailleurs. Ces deux questions sont pourtant inséparables, et je pense que l'incapacité ou le refus de les penser ensemble a pour conséquence actuelle l'impasse où se trouvent les stratégies de réponse aux contradictions de la modernité.

– En quoi précisément cette date constitue-t-elle, selon vous, une rupture ?

– Au-delà de l'événement singulier de la traversée de l'Atlantique par Colomb, 1492 amorce l'érosion de la diversité culturelle dans le monde et met un terme aux deux millénaires d'histoire de l'humanité antérieurs. Jusqu'alors plusieurs grandes aires de civilisation se partageaient le globe ; leur diversité résultait de la dominance de l'instance idéologique dans chacune, permettant de repérer des régions culturelles distinctes : celle du confucianisme (Chine et dépendances), de l'hindouisme, de l'Orient islamique, de la chrétienté médiévale européenne.

Mais ces civilisations étaient toutes marquées aussi par des caractères fondamentaux analogues que j'ai qualifiés de « tributaires ». J'entends par là l'analogie des modes de production, fondée sur la ponction du surproduit par

(1) Économiste. Forum du Tiers Monde, Dakar

des moyens transparents au plan économique, légitimés par des idéologies exerçant directement une fonction décisive, dominante, dans la reproduction du système social. Chacune de ces civilisations reposait, en effet, sur une métaphysique qui se proposait de légitimer le pouvoir et l'inégalité sociale à l'échelle d'États dépassant l'espace des communautés villageoises et tribales, et, à cette fin, s'efforçait de concilier croyances surnaturelles et rationalité. Bien que pouvant être crédité d'une croissance économique relative, le « mode tributaire », parce que fondé sur un développement limité des forces productives, n'a cependant engendré que des échanges marchands restreints entre ces diverses aires de civilisation. Si l'on peut y montrer des échanges intellectuels importants, on n'y voit pas, en revanche, s'amorcer de division mondiale du travail portant sur les produits essentiels. Cette division sera le fait de l'expansion capitaliste, et d'elle seule, rendue possible par la conquête européenne qui va soumettre progressivement les diverses régions du monde, tendant à réduire du même coup leurs spécificités culturelles. Pour moi 1492 symbolise donc moins un point de rupture, que le point de départ de l'accélération de ces transformations du monde.

– Mais il y a eu d'autres conquêtes auparavant, pas seulement européennes, entraînant aussi des transformations du monde, des accélérations de l'histoire. À quoi rapportez-vous l'originalité de l'expansion capitaliste, le succès de sa mondialisation ?

– Je crois que l'on peut distinguer plusieurs attitudes à l'égard de cette question. D'abord, une attitude eurocentriste, attitude qui domine la pensée sociale, non seulement bourgeoise mais aussi socialiste au travers de certains courants du marxisme, et qui lie le progrès – incontestable – du capitalisme par rapport aux systèmes antérieurs à une sorte d'exceptionnalité européenne. Cette attitude repose sur une hypothèse culturaliste, que j'ai analysée en détail ailleurs : des invariants transhistoriques caractériseraient les cultures, responsables ici du blocage de certaines, là du développement innovateur d'autres. La modernité européenne notamment serait à rapporter à la rationalité grecque, ou bien à l'éthique protestante, voire, thèse un peu dévaluée depuis 1945, au génie de la « race », etc. L'argument culturaliste, en fait, sans doute mieux adapté à la compréhension des idéologies dominantes des époques « tributaires », rate l'analyse de la spécificité de l'idéologie capitaliste, à savoir l'aliénation marchande. De plus, la méthode culturaliste permet de légitimer la polarisation observée dans l'expansion mondiale du capitalisme, c'est-à-dire le contraste qui se dresse entre les régions qui bénéficient pleinement du développement nouveau et celles qui – et l'on en rend coupables leurs spécificités culturelles – paraissent inaptes à s'y adapter, accusent leur « retard », leur « sous-développement ». L'analyse scientifique des mécanismes propres au capitalisme responsables de cette polarisation est là encore évidemment évacuée.

Il y a une deuxième attitude qui est celle d'un relativisme intégral : on attribue aux hasards le rôle moteur dans l'histoire. Il n'y a pas de détermination à chercher pour le développement du capitalisme, pas de sens dans l'histoire. C'est, si l'on y regarde bien, l'argument culturaliste poussé à l'extrême.

Enfin, il y a une troisième attitude, celle pour laquelle j'opte, qui considère que le capitalisme répond à une loi générale de l'évolution des sociétés humaines et qu'il était en gestation dans l'ensemble des sociétés tributaires avancées. Partout, en effet, le développement des forces productives entraînait en conflit avec la logique immanente du mode tributaire, avec son mode d'aliénation métaphysique, avec le primat accordé au pouvoir sur la richesse, partout il imposait l'extension des rapports marchands, l'accumulation de la richesse financière, l'expansion du travail salarié libre. Il y avait dans ces sociétés, dans la Chine des Ming, l'Inde moghole, le monde arabo-islamique, une tendance au capitalisme. L'expansion occidentale en a arrêté le mûrissement, déformé le développement, et en définitive l'a menée dans une impasse. Maintenant, pourquoi est-ce l'Europe qui a effectué le saut qualitatif au capitalisme plutôt que d'autres régions longtemps plus avancées ? Je propose une thèse selon laquelle le mode féodal européen, parce qu'il est une forme périphérique du mode tributaire, présentait l'avantage d'une plus grande flexibilité. De toute façon cette attitude, qui est mon interprétation du matérialisme historique, permet seule de replacer justement cette question de l'originalité ou des spécificités du capitalisme européen.

– La conquête de l'Amérique ne joue pas de rôle particulier dans l'expansion capitaliste ?

– Si, ce fut assurément un élément accélérateur déterminant de celle-ci. L'Amérique a rempli une multitude de fonctions décisives pour le capitalisme européen, de plus elle a impliqué trois destructions gigantesques : celle des civilisations amérindiennes, décimées en quelques décennies ; celle des sociétés africaines, asservies et soumises à la traite ; celle de l'Orient civilisé, dont le commerce s'est effondré du fait de l'exploitation de l'Amérique. C'est évidemment le prélude aussi de l'explosion rapide de la révolution industrielle. À son tour, celle-ci va fournir de nouveaux moyens, militaires notamment, à l'expansion européenne entraînant une nouvelle série de destructions : l'industrie européenne ruine les artisanats et les manufactures hors Occident, bases potentielles d'un capitalisme local, et impose le contraste rigide pays industrialisés-pays fournisseurs de matières premières, lequel structurera le système mondial jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

– Pour vous cette polarisation des mondes serait le plus durable des effets de la conquête européenne ?

– Il y a eu des effets positifs à l'expansion capitaliste : dans le sillage des Lumières, est apparue la démocratie politique moderne, bourgeoise et au-delà socialiste. Mais les effets négatifs sont là aussi. C'est la formation d'une aliénation nouvelle, que le marxisme tente de dépasser, celle de l'économie qui réduit l'être humain à n'être qu'une « force de travail ». C'est le gaspillage impliqué par le « marché » et ses corollaires, l'aliénation marchande et le totalitarisme du calcul économique à court terme, gaspillage qui mène à l'épuisement rapide des ressources naturelles et met en question la survie de

la planète. Surtout, c'est vrai, il y a aussi la polarisation du globe : le capitalisme comme « système mondial réellement existant » – j'entends par là le capitalisme comme indissociable de l'expansion mondiale de l'Europe – a toujours été et demeure polarisant.

Or, cette polarisation n'a rien à voir avec un quelconque déterminisme culturel. Elle est un produit nécessaire de l'expansion capitaliste dans le cadre d'un marché intégré dans deux de ses dimensions seulement à l'échelle mondiale (échange de produits, flux de capitaux), tandis que dans la troisième de ses dimensions (le marché du travail) le capitalisme réellement existant demeure émietté. Cette polarisation annule, d'ailleurs, les prétentions universalistes du capitalisme : la seule idéologie universelle qu'il véhicule, sa seule culture (à distinguer de la culture occidentale), est celle de la marchandise. Il appartient au socialisme de dépasser cette limite du capitalisme et de reformuler un projet sociétairer planétaire.

En attendant, la polarisation mondiale constitue la limite historique que ce capitalisme ne peut franchir. Elle est l'expression par excellence du monde dont la construction a été inaugurée en 1492.

– La polarisation est-elle uniquement d'ordre économique ?

– Certainement non. Elle s'exprime également par une asymétrie dans la construction du système politique des États. Dans ce système seuls les États capitalistes centraux sont véritablement des États souverains, tandis que les pays de la périphérie n'ont qu'une souveraineté formelle et demeurent considérés comme des espaces ouverts à l'expansion des capitalismes centraux en compétition.

Par ailleurs, la polarisation s'exprime aussi sur le plan de la culture, notamment par la confusion du contenu des valeurs que le déploiement capitaliste impose et de la forme occidentale dans laquelle elles sont formulées. Cette confusion entraîne des réactions ambiguës de rejet où il est difficile de faire la part entre la protestation contre le capitalisme et la nostalgie des cultures traditionnelles agressées.

Elle s'exprime encore sur le plan démographique. Les pays européens ont pris deux siècles d'avance dans la révolution démographique, révolution caractérisée par la baisse de la mortalité, suivie par celle de la fécondité, et favorisée par l'expansion géographique. J'estime que, en dépit des discours alarmistes et racistes, les périphéries asiatiques et africaines ont encore un retard à combler pour retrouver le poids démographique qui était le leur avant 1700.

– Dans ce système de polarisation où l'Occident a un rôle moteur, quel est selon vous la dynamique possible pour l'autre pôle ?

– Depuis cinq siècles, il est évident que les pays de la périphérie – l'autre pôle – ne sont pas restés immobiles : ni en termes de croissance ou de changement social et politique, ni dans les fonctions qu'ils remplissent dans le système global. Il y a eu les indépendances imposées par les mouvements de

libération nationale, la participation aux instances internationales (ONU, et autres), des transformations sociales parfois radicales, des débuts d'industrialisation, une modernisation, une capacité à préserver une certaine autonomie politique au gré de l'opposition Est-Ouest, etc.

Mais aujourd'hui, depuis la guerre du Golfe en particulier qui a consacré les États-Unis comme superpuissance militaire exclusive, ces acquis me semblent menacés sur tous les plans. Il y a des formes nouvelles d'asymétrie qui se font jour, liées au renforcement du camp occidental que la Russie a rejoint, renforcement qui se fait au détriment du tiers monde. L'industrialisation de ce dernier devient la forme nouvelle de sa périphérisation, tandis que les monopoles que les pays du Centre s'assurent sont délacés vers des champs d'opération nouveaux : le contrôle du système financier mondial, le monopole scientifique et technique, la gestion des ressources naturelles, la manipulation par les médias des populations du globe, le monopole des armements de pointe, etc.

– *Comment penser un « après 1492 » ?*

– Le monde qui apparaît en 1492 perdure, toujours fondé à la fois sur l'exploitation capitaliste et sur l'inégalité des nations. Je crois qu'il faut analyser ces deux dimensions, les penser simultanément, si l'on veut dépasser la polarisation des mondes, et faire aboutir la perspective d'une libération universelle de l'humanité.